

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[CollectionManuscrits de Jean-Joseph Rabearivelo](#)[CollectionLe passeur de langues](#)[CollectionVieilles chansons](#)[CollectionÀ l'ombre des ficus](#)[ItemSur la valih royale, suivi d'autres vieilles chansons \(malgaches d'auteurs inconnus\)](#)

Sur la valih royale, suivi d'autres vieilles chansons (malgaches d'auteurs inconnus)

Auteur(s) : Rabearivelo, Jean-Joseph

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

12 Fichier(s)

Citer cette page

Rabearivelo, Jean-Joseph , Sur la valih royale, suivi d'autres vieilles chansons (malgaches d'auteurs inconnus), s.d..
Claire Riffard, équipe francophone, Institut des textes et manuscrits modernes (CNRS-ENS) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).
Consulté le 19/04/2024 sur la plate-forme EMAN :
<https://eman-archives.org/francophone/items/show/2023>

Description & analyse

DescriptionIndication : "anciens manuscrits communiqués par Razafimbamy". Les textes malgaches des hain-teny correspondent à l'édition des hain-teny de J. Paulhan (1913), "Thème de la déclaration d'amour"
Éditeur(s) de la ficheResztak, Karolina

Informations générales

LangueFrançais
CoteNUM ETU MAN2 VALIH ROYALE, abrégé en MS2.VAROb
Nature du documentManuscrit
Collation12 feuillets manuscrits non paginés (32x21)
État général du documentBon
Localisation du documentFonds Rabearivelo,
Institut Français,
14 avenue de l'Indépendance,
101 Antananarivo
Madagascar

Présentation

Date [s.d.](#)

Genre Poésie (Poème)

Mentions légales Consultable sur internet. Copie et impression interdites.

Consultation possible de l'original à l'Institut Français d'Antananarivo.

Contact : brakotomanga@gmail.com

Éditeur de la fiche Claire Riffard, équipe francophone, Institut des textes et manuscrits modernes (CNRS-ENS) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Notice créée par [Richard Walter](#) Notice créée le 16/12/2014 Dernière modification le 01/09/2022

Jean - Joseph Rabearivelo

Sur la Valah royale

Suivi
d'autres vieilles chansons.

Jean - Joseph Rabearivelo

Sur la valih royale

N'ayant de quelques variantes entendues auprès de vieux joueurs de valihy, j'ai traduit ces vieilles chansons sur un ancien manuscrit aimablement communiqué par J.-B. Razafimbahy, un des rares Malgaches de ce temps qui soient curieux de notre proche Passé, et qui aient de fond la souplesse de notre beau-parler.

Une note marginale du manuscrit, le seul que nous connaissions de son genre, situe leur composition vers 1863, c'est-à-dire sous Rasoherina.

Témone dolente, sensuelle et encline aux agréables plaisirs et terreurs plaisirs de la musique, cette Reine se faisait entourer, chaque soir, au crépuscule de son règne, d'une agape de musiciens, pour la plupart recrutés parmi ses officiers, lesquels, souvent, étaient fils de riches ou de puissants, et n'avaient reçu qu'une instruction rudimentaire — pour ne pas dire nulle.

Je laisse à penser l'entière satisfaction de la Reine après avoir entendu le témoignage de fidélité de son peuple, exprimé par le rythme latent et les belles images d'un prélude, dont je détache ce passage :

... ô Rasoherimanjaka,
vous dont le trône est en bois trempés,
vous qui honore une garde royale,
et dont, nuit et jour, cette garde s'honore !

De votre terrasse rouge
élevée par vos hommes,
contemplez votre royaume —
le peuple qui est le palais de votre nom
jusqu'au-delà des abîmes,
et jusqu'au-delà des forêts !

Sans

Sans doute, elle s'enfermait là - dedans, emportant
en ses rêves, qui les auraient élargies jusqu'au bout
de la mer (rêve de son illustre aïeul), les belles
illusions de ces promesses.

Et les musiciens, en improvisant cette fois et l'
air et la parole, de continuer — pour mieux bercer
le sommeil royal.

J.-J. R.

I

Cet instrument creux, ^{cordes essentielles}
cet instrument à huit arpeges,
je ne sais pas qui l'a préparé,
je ne sais pas qui l'a perfectionné —
tout ce que je sais,
c'est qu'il a été inventé
par Itrimofomay et les descendants
d'Andrianjomaina.

II

Il est séparé des siens,
ce bambou, et il unit sa nostalgie
avec celle des hommes!

Repenses-tu donc à la forêt de Mandraka,
pour vouloir te pencher vers l'Est?

Les trins de lianes qui ceignent cet instrument à huit
ont été arrachés au sein des leurs ^{cordes essentielles} arpeges
qui sont aux flancs d'Andringitra;
et, maintenant encore,
ivres de leurs habitudes ancestrales,
ils aiment à étreindre vivement
les tailles auxquelles ils s'enlacent!

III

Et ces morceaux de courges
qui soutiennent les tons,
comme est passé l'hiver
et comme est venu l'automne
ils veulent repousser,

ils

ils veulent regrimer —
autrement, ils n'auront pas
cette secrète douleur
que la valah lamente quand nous disons la nôtre !

IV

Si l'on pouvait choisir son village
— comme Imerina appartient à un seul trône —
je ne voudrais pas vivre à Isonzongo
où les lames sont tressés grossièrement
et teints sans art —
Et, neuf, ils ont un éclat barbares ;
usés, ils montrent trop leur misère !
Je ne voudrais pas vivre à Isonzongo !

V

Quant à vivre à Ambodirano
si j'avais encore la liberté du choix,
je ne le ferais pas ! —
C'est là qu'habitent les fils - des - vieux
— les hommes qui résistent mal aux astuces féminines,
les hommes qui marchent, fardeau en tête, après les femmes,
les hommes qui, bien que hommes, font la récolte des patates !
Non ! je n'irai pas à Ambodirano, —
Je suis homme trop susceptible !

VI

Je ne voudrais pas non plus à Ampahadimy,
si je pouvais encore choisir —
là, les femmes n'ont pas le secret de se faire belles
et, même riches, ne portent pas de superbes lames,
et vont au marché avec un pagne de chanvre !
Non ! Je n'irai pas là-bas !

VII

Mais, comme Imerina appartient à un seul trône,
j'ai la liberté du choix —
Je vais donc vivre à Marovatane
où les femmes se peignent de bon matin,
et défont leurs tresses au crépuscule,
et bûchent du bois parfumé
pour teindre leurs dents en noir
et les rendre plus belles encore
avec cette couleur !

VIII

C'est dans le Jarovatana que se trouve
Anosiala, où les dimanches,
l'on voit de belles filles portant des lambes au liséré prose
dont le tendre reflet illumine
de jeunes visages fanés de blanc.

IX

Où au sein d'Antohijiana,
cette colline qui est proéminente à l'Ouest;
cette colline qui, l'hiver,
se vêt d'air morne et de vent triste;
cette colline qui, l'été,
se ceint de torrents impétueux;
cette colline sur laquelle l'ombre
ne se pose qu'au crépuscule du soir!

X

Si quelquefois vous pensez à nous,
ne prononcez qu'une notre nom
mais prononcez celui de notre village
et confiez à ceux qui en viennent vos messages.

Et si, quelque soir, me songeant
à vos souvenirs de joie ou de douleurs,
vous êtes venues, prenez garde!
Ne dites pas un mot de vos tendres pensées,
de peur que votre sœur n'aille
les raconter à l'autre,
où ne s'amuse, un jour, à vous en tourmenter!

XI

Si j'ai quelque chose à dire à ma bien-aimée,
je ne lui enverrai pas un enfant —
ce n'est pas lui rendre l'honneur qui lui revient!

Je ne lui enverrai pas non plus un vieux —
cela aura l'air de lui tenir un discours!

Je viendrai moi-même la voir
et j'étudierai, en personne, avec elle,
l'affaire — ou l'amour ou la rupture.

XII

Voici que brille la pleine lune
sur un désert immense et muet.
Elle ressemble à un être lointain,
elle n'est pas belle, mais qu'importe !
— Elle m'affole, et je m'éprends d'elle,
et je perds, en la contemplant,
comme mon orientation !

XIII

— Est-il sûr que vous m'aimez ?
— ...
— Alors, pourquoi m'avez dérangée ?
Vous m'avez fait venir avant l'autre,
et vous saviez pourtant quelle distance
sépare nos villes !
Vous saviez bien qu'on ne pourrait se voir
qu'après une bonne journée de marche,
une nuit de repos et une autre demi-journée de
marche encore.

Vous saviez déjà aussi
que j'ai une douce démarche,
que j'ai une belle stature,
que j'ai une admirable figure,
et que je suis, en outre, fille de Grand !

XIV

Je le sais ! Son amour n'est que dans ses paroles,
son amour n'est pas dans son cœur !
Je le regarderai souvent, mais n'y penserai qu'une
je lui dirai de beaux mots,
je lui promettrai l'éternel, l'indéfectible,
avec douceur, avec tendresse,
et il courra en montant les hauteurs,
et il perdra haleine à mi-chemin,
et il versera de chaudes larmes,
tout en prononçant mon nom,
et les passants, s'arrêtant, diront :
" Il aime, il est vaincu, le pauvre ! "
et son amour, peut-être, descendra dans son cœur,
tandis que le mien montera au tour de mes lèvres !
Et je me serai vengée !

XV

- Dits-moi, ô les jones qui bordent les tombeaux des dieux
vous qu'on ne coupe ^{vénère} et qu'on ne coupe ^{indigets} jamais,
dits-moi si celle qui m'accepta de per sa volonté,
celle qui tomba en écoutant son âme,
dits-moi si elle vous a consultés ?
- Oui, elle nous a consultés avant - l'ère et hier.
- Et quel secret vous a-t-il confié ?
- Elle nous a dit : " Si'il ôtaire un secret me faire du mal,
qu'il jérise dans la misère !
Mais s'il ne me veut que du bien,
qu'il vive longtemps comme le soleil
et soit sacré comme la lune,
et que je l'aime comme je aime la terre
où, vivante, je jouis
et où, morte, je revivrai ! "

XVI

Si le bœuf sacré a été abattu,
c'est pour le festin de la Reine ;
et si j'ai trébuché en chemin, moi le fort,
c'est pour être le jeu de vos regards !

XVII

Allez - vous-en loin d'ici, vous qui n'êtes qu'un prétendant,
Allez - vous-en, et n'entrez pas le sourire aux lèvres
comme un gendre auquel ne sont pas parvenues
les médailles de la belle-mère !
Allez - vous-en, et ayez honte
vous qui voulez impudemment sortir avec
une femme que m'avez pas demandée à ses parents,
et qui mangez, ainsi, de la viande non payée !
Allez - vous-en ! Vous n'êtes qu'une jeune
son, laquelle on a payé la natte où l'on séchait le riz
C'est que l'ombre tombe, et vous faites une autre ombre !

XVIII

Dits aux parents de celle qui n'est pas belle
mais qui sait sourire,
que leur fille séduit en secret
les gars qui venus travailler,
et dits - leur que le travail n'est guère fait !

XIX

N'aimez jamais au temps du repiquage,
car si vous aimez, quand on repique le riz,
vous connaîtrez tôt la famine
et vos amours languiront vite !

N'aimez

N'aimez que quand les travaux seront finis —
 Alors, vous laverez vos lames,
 et vous partirez ensemble
 sans remords ni souci
 et tout entier à vos amours !

XX

Qui va là ? qui va là ? —
 Ne me réveille pas
 si vous n'êtes pas le bien-aimé ! —
 Je suis fille de Grand, et je suis habituée aux douleurs,
 et l'on doit pas déranger mon sommeil !

XXI

Mon désir sera cette plante de jone déracinée
 que charrient les flots —
 et finira par trouver un cours de rivière
 où s'accrocher et revivre !

XXII

Depuis que nous nous sommes quittés,
 et depuis que nous ne nous sommes pas vus,
 à quoi étais-je comparable, sinon
 à une vieille pirogue qui ne pourrait
 embarquer un vieillard et son bâton ?

XXIII

Depuis notre raptus,
 je ressemble à un bœuf sauvage
 chassé des forêts de Tampara —
 et les pâturages ont beau lui suffire,
 il n'est jamais au repos,
 Et sa tête est toujours en l'air
 et son ventre est affamé malgré l'été
 et il paraît toujours dans la misère !

XXIV

Quand je suis près de ma bien-aimée,

je

semblable à
je suis ~~vieillard~~ à un vieillard en temps de pluie —
Quelque travail que j'ai d'choi,
je ne sortirai pas de si tôt !

Et quand je suis loin de ma bien-aimée
je suis semblable à un jeune homme au clair de lune
On aura beau me retenir,
je sortirai toujours !

XXV

Quoi ! c'est par amour pour vous
que je suis venue,
que j'ai fait faire ma sœur
en nouant fortement mon pagne autour de mes reins
tout en couchant —
et, une fois près de vous,
je ne rencontre que votre mépris !

XXVI

Oui, plusieurs hommes m'ont vue,
et j'ai vu plusieurs garçons —
mais tant pis pour eux s'ils se sont épris de moi !
Je méprise leurs amours, fruits du hasard
et je suis indifférente à leur passion forcée !

XXVII

Avez-vous donc des grands parents à Naméhane,
pour avoir tant de richesses ?
Avez-vous donc des grands parents à Tairaka,
que vous vous roulez sur des ananases ?
Et avez-vous des grands parents à Antsohitrimanjaka,
pour être toujours dans l'aisance ?

XXVIII

Si vous voulez une fille naïve,
cherchez-la dans l'Ouest, en pleine Imamo ;
seulement, je tiens à vous prévenir
qu'elle n'a pas le goût des parures —
Elle ne sait se faire belle qu'en soignant sa chevelure
dont elle fait des boucles au front,
aux tempes et à la nuque.

XXIX

XXIX

Et si vous voulez aimer une fille
qui vous berceait avec ses accents malhâtés,
vous n'avez qu'à la chercher au sud de l'Ankaratra.

Et si il vous faut une nonchalante,
une fiévreuse, une langoureuse,
allez au nord de l'Andringitra.

J'ai pousse, jusqu'au-delà des forêts,
si vous désirez une fille aux cheveux
très savamment et parfumés d'essence végétale.

XXX

Elle est d'une étrange sévérité :
Contre mes sourires, elle ne m'offre pas
la blanche floraison de ses dents !

Et pourtant, elle exige toujours ma présence auprès d'elle !

Elle est d'une étrange sévérité :
Quand je lui parle,
elle m'ouvre pas la fleur de ses lèvres !

Et pourtant, elle exige toujours ma présence auprès d'elle !

Et je ne sais vraiment que faire !
Non Dieu ! mais si elle ne me supporte pas,
comment la supporterai-je ?

Et pourtant, elle exige toujours ma présence auprès d'elle !
Alors quoi ! J'ai n'est-ce donc que du caprice ?

Comme elle ne m'oublie que pour oublier,
je l'aimerais chaque jour davantage !

XXXI

Tu auras surgi devant moi, me, amis,
une belle bonté d'inconnue,
car mon cœur a des tentatives, à rester insensible
aux douceurs de l'Amour,
et se promet des dates impossibles
pour s'abandonner à l'émoullissante étreinte !

Et

Et faites qu'en le payant cette ombre d'inconnue
exerce sur lui une attirance telle,
que, malgré son ciel chargé
annonciateur d'orage,
il sortira toujours à la recherche de l'Amour
à la poursuite de l'Ombre!

— XXXII —

Mon amour n'est pas pareil au rut d'un taureau,
autrement, comme cet animal, dès le début,
j'aurais brisé les barrières qui m'entourent!
Il ne ressemble pas non plus aux caprices d'un enfant
lequel, pour avoir raison, n'a qu'à pleurer!
Non! C'est la passion d'un plus qu'adulte,
de quelqu'un qui sait bien ce que c'est,
et à qui l'expérience a conseillé
de tout voir en philosophie
afin que, aux prises avec le mal,
il n'ait pas les clavicules saillantes
— ce qui dévoile la douleur
devant des tiers! —
ni des cheveux hérissés
en pleine santé!
Et je ne serai pas comme le héron
qui montre trop sa tristesse!
Et je resterai chez moi avec mon défit
que devineront seuls mes murs!

Vieilles chansons mal gachées d'auteurs inconnus

— I —

- Je vous aime.
- Et vous m'aimez à l'égal de quoi?
- Je vous aime à l'égal de l'argent.
- Alors vous ne m'aimez pas, car si la faim vous
prend, vous me donnerez pour de la monnaie!
- Je vous aime à l'égal de la porte.

— Alors

II

— Alors vous ne m'aimez pas, on aime la porte, mais
on la pousse et la repousse.
— Je vous aime à l'égal du sucre de soie rouge.
— Alors vous ne m'aimez pas, car nous ne nous rencon-
trons qu'à la mort.
— Je vous aime à l'égal de la citrouille :
Frais, vous me nourrirez ;
sèche, vous me servirez de coupe ;
et vos morceaux seront les chevalots de la valise
que je pincerai au bord de la route.

III

Vous êtes le fruit désiré,
la banane recherchée —
les mauvais costs se mettraient entre nous,
que je ne vous abandonnerai pas,
car si je mourais pour l'objet de mon désir,
je serais comparable à un petit caïman
avalé par sa mère : —
Je reviendrais à mon origine.

IV

Dits à celui - qui - est - justement - acclamé
le jeune noble qui habite à l'est de Naméhana,
dits - lui que :
Quand je l'appelle, je crains d'être entendue par des intrus,
quand je me lève, je crains d'être vue par eux ;
et pourtant, dits - lui le mal d'amour
qui me tient quand je reste chez moi
à penser au parfum de sa peau !

V

La sauge parfume les terres arides,
l'oignon fleurit comme orange. —
Moi, j'ai senti le parfum de l'amour,
et je veux en acheter, je veux en échanger.

VI

Je suis le gros sel importé de l'Ouest,
le miel pur importé de l'Est —
Goûtez - y, ô jeunes femmes,
c'est savoureux et délectable !

VII